

Youjun Peng, *La Nation chez Alexandre Dumas*
Paris, L'Harmattan, 2003, 126 p.

Philippe Lagarde
Université d'Ottawa

Réécrire l'histoire est une invitation à la figer et, par conséquent, à limiter son interprétation. On sait pourtant qu'Alexandre Dumas s'est voulu à la fois romancier et historien, c'est-à-dire interprète suprême : il « se veut prophète [...] en nous donnant sa version de l'Histoire » (p. 99). À une époque de façonnement de la nation par les révolutions, qui ont permis aux Français de se trouver des points communs et de mieux s'accepter, plusieurs écrivains cherchent à dresser le portrait des événements majeurs qui ont conduit à l'unification de la France. Alexandre Dumas est de ceux-là et « il n'a ni l'intention

de simplifier l'histoire ni celle de la compliquer » (p. 18). Représenter, vulgariser les faits conduit l'auteur à s'interroger sur l'idée de nation. Parmi les points saillants que Youjun Peng aborde dans son étude, retenons la mise en scène d'une dualité représentée par des ennemis servant de balise à la nation, la mise en valeur d'idéaux et l'encadrement du peuple, l'importance de l'ordre, incarné par l'autorité royale, dans la jeune république et la prédominance de l'idée de progrès.

On relève ainsi que la présence des Espagnols et des Anglais dans les œuvres de Dumas permet d'afficher les éléments distinctifs d'une nation qui prend conscience d'elle-même (p. 31-32). Peng, en relatant l'Histoire et en mettant en avant ces différences, circonscrit une identité. Il enrichit cette identité par l'apport d'aptitudes régionales types, telles la bravoure des Gascons (Tréville, d'Artagnan) et la fidélité des Picards (représentée par Planchet). Peng fait aussi remarquer que « [d]ans les romans de Dumas, [Milady] est le seul personnage qui incarne vraiment les aspects du mal » (p. 28). Pourtant, d'autres noms importants peuvent laisser le lecteur perplexe. On pense bien sûr à Dantès, qui, dans un esprit vindicatif, combat les ennemis de la société avec l'aide de Dieu (p. 33). Ce personnage, comme le duc de Buckingham, est « convaincu de sa puissance, certain que les lois qui régissent les autres hommes ne [peuvent] l'atteindre »¹. La mythification de Monte-Cristo par Dumas élève Dantès au rang d'exemple. Une réflexion interpelle le lecteur : en quoi de tels exemples contribuent à l'unité d'un groupe et à une « volonté de vivre en

¹ Alexandre Dumas, *Les Trois Mousquetaires*, Pocket, 1993, p. 142.

commun »² de manière à former la nation? On sait bien que « Dumas est toujours paradoxal » (p. 70), mais cela n'explique pas tout. Cette question trouve plutôt réponse dans les propos suivants de Peng : « l'unité nécessite l'épuration de ceux qui ne sont pas conformes à une certaine homogénéité nationale » (p. 57). En outre, l'auteur note que les personnages hors du commun, « puissance surhumaine qui [libère] l'individu des injustices » (p. 59), « sont en quelque sorte les ancêtres de Superman » (*ibid.*). Leur présence est justifiée par l'ampleur de la tâche : faire justice. Ils séduisent de plus le lecteur, puisqu'« ils sont des exemples de l'homme parfait » (p. 60) et que, plus ils « vieillissent, plus ils deviennent herculéens »³.

On pourra regretter que, dans la présentation des idéaux et des valeurs sur lesquels repose l'idée de nation, Peng ne retrace pas l'interprétation toute personnelle que Dumas nourrissait à l'égard de la religion. Il affirme au contraire qu'« [i]l existe une forme de déterminisme historique chez Dumas, qui a écrit l'ensemble de ses romans historiques comme une sorte d'évangile de la nation française » (p. 16). Pourtant, Dumas est bien cet écrivain à qui « le Christ semble moins un être divin qu'un homme doté de pouvoirs surnaturels »⁴ et qui, avec *Isaac Laquedem*, signe « une tentative de démystification du Nouveau Testament »⁵.

² « Groupe humain, généralement assez vaste, qui se caractérise par la conscience de son unité [...] et la volonté de vivre en commun ». « Nation », *Le nouveau Petit Robert*, 2007, p. 1672.

³ Voir Daniel Zimmerman, *Alexandre Dumas le Grand*, Paris, Phébus, 2002, p. 243.

⁴ *Ibid.*, p. 544.

⁵ *Ibid.*, p. 546.

La vision républicaine, symbolisée par les valeurs de liberté, d'égalité et de fraternité, permet à Dumas de « dessin[er] une république idéalisée, voire utopique, où l'on arrive enfin à concilier ces trois principes » (p. 36). Autrement dit, il pense que « la forme idéale de l'État est la République » (p. 64). Par ailleurs, ses voyages en Europe l'ont certainement encouragé dans la voie d'un républicanisme de type nationaliste, puisqu'ils lui ont permis de mesurer l'influence de la France à l'extérieur et de concevoir « la construction de l'Europe » (p. 39). D'après Peng, l'édification de la nation passe par un certain nombre d'épreuves et le travail de Dumas « montre [...] que l'union des gens issus de milieux sociaux différents ne peut se faire que dans un cas de figure : celui où ils ont un projet commun » (p. 62); ainsi, « ce sont les crises qui soudent une nation » (*ibid.*). De plus, sur ce point, l'auteur affirme que « Dumas laisse filtrer l'impression que la nation française est née avec les guerres de religion » (p. 25).

Enfin, une des idées émergentes de la Révolution française est celle du progrès. Cette idée, selon Peng, « conduit aux frontières du romantisme, qui se fondra dans le positivisme » (p. 67). Ainsi, « les romans dumasiens illustrent l'évolution de différents groupes : la famille royale et la noblesse courent à leur perte, cependant que le peuple acquiert une importance croissante » (*ibid.*). Cela ne va pas sans une certaine nostalgie du passé qui ressurgit à l'occasion. On se rappellera que, dans *Les Trois Mousquetaires*, après tout, l'autorité royale institue l'ordre, de sorte qu'elle semble selon un certain Dumas être l'une des conditions fondamentales du bon fonctionnement de la nation.

Pour terminer, la construction d'une nation passe par l'unité du groupe. À cet effet, les divers niveaux de la société doivent travailler ensemble, ce que Dumas comprenait bien, comme le note Peng : « dans l'ensemble de ses romans, l'auteur suggère qu'une paix sociale entre les classes différentes est peut-être possible » (p. 80). Pour arriver à cela, d'Artagnan est mis à contribution puisqu'« il représente la nouvelle génération, qui fait la transition entre l'aristocratie et la bourgeoisie » (*ibid.*). En outre, l'auteur des *Trois Mousquetaires* attache une grande importance au peuple qui forme la nation (p. 86). Il n'est cependant pas partisan « d'un patriotisme aveugle [qui] n'est rien d'autre que la haine des autres » (p. 92).

Un des intérêts particuliers de *La Nation chez Alexandre Dumas* est que Peng, par un ensemble de notes pertinentes, invite le lecteur à formuler sa propre opinion sur Dumas et l'idée de nation, laquelle rejoindra très vraisemblablement celle de l'auteur. C'est sous le signe de la prudence que Peng agit, puisque, comme il le rappelle avec à-propos, « il est [...] extrêmement difficile [de] discerner [dans les romans de Dumas] un système de jugement de valeurs ou un système de pensée politique » (p. 98).